LA VRAIE CLASSE
ou
« Tropical High Society »

VOICI plus de dix ans, lors de mes voyages dans les pays 'civilisés', beaucoup de personnes me posaient la même question : « Comment pouvez vous vivre là-bas dans ces îles perdues alors qu'il est si difficile de trouver les choses nécessaires à une vie civilisée ? »

Bien sûr, jadis, avant que les supermarchés et autres grandes surfaces ne s'implantent à Tahiti, nous n'avions pas un choix de marchandises comme à Paris ou Los Angeles. Loin de là ! Souvent, il fallait attendre six mois pour trouver ce que l'on cherchait. A cette époque, la règle à Tahiti était que si on le voyait, il fallait l'acheter tout de suite, au prix fort bien sûr, car il n'y en aurait plus le lendemain. Ainsi nous apprenions vite à nous satisfaire du stricte nécessaire. Et nous connaissions aussi la patience.

Mais cela, pour autant, ne veut pas dire que nous manquions de classe. Loin de là, parfois nous en avons même plus qu'ailleurs. Différemment, bien sûr. Cette classe si spéciale aux îles, je l'avais découverte il y a bien longtemps, chez Maïre F... à Tahiti.

Laissez moi vous conter cette expérience :

Maïre était une très belle femme qui portait bien sa trentaine. Mince, de taille moyenne, elle avait la démarche élégante qui trahissait un stage prolongé dans l'un des grands groupes de danse tahitienne, ces groupes qui étaient alors une sorte de "finishing-school" pour les jeunes filles. Bien sûr, Maïre, comme toute vraie Tahitienne qui se respecte, avait de long cheveux noirs qui flottaient au vent et qui ont tendance à retomber sur une partie du visage; cette obstruction du visage par les cheveux est compensé par un mouvement brusque de la tête qui renvoie la longue chevelure en arrière avec les ondulations d'une vague. J'adore ce réflexe si typique des filles de nos îles. Toute une Polynésie est dans ce geste.

La maman de Maïre était une Polynésienne pure de Rurutu, l'une des îles Australes. Son père, un Anglais arrivé dans nos îles dans les années trente, avait lancé l'apiculture à Tahiti. Ainsi Maïre, une "Demie" (métisse) comme on dit à Tahiti sans aucune insinuation péjorative, avait hérité de son père l'ambition occidentale, alors que sa maman lui avait légué la patience, la gentillesse et la tranquillité polynésienne. Une tranquillité qui cache par contre aussi la grande fierté maori, très sensible aux contrariétés, tel un volcan qui bouillonne sous des cendres paisibles. Ainsi, lorsque nos filles de Tahiti sont contrariées, une grande éruption peut se produire. Mieux vaut alors aller se cacher et attendre que cela passe. Il ne faut surtout ne pas essayer d'avoir raison ou de calmer un tel cyclone en furie.

Lorsque Maïre célébra son dix huitième anniversaire, son père l'emmena faire un long voyage afin de la présenter à la branche européenne de sa famille en Angleterre. Un voyage et des découvertes qui marquèrent notre Maïre pour toujours. Là-bas, en Europe, elle découvrit ce que certains appellent les belles choses de la vie: Les réceptions élégantes, les grands dîners, les bals avec leurs valses, la cérémonie du thé, bref tout un

rituel social que l'on nomme la civilisation du Royaume-Uni. La tante de Maïre, laquelle faisait partie de la "gentry" de Londres, lui expliqua longuement et en détail les mille et un secrets de l'étiquette, les bons mouvements indispensables au bon moment pour être une personne de qualité et digne de son rang social. L'art de choisir les objets pour meubler et parer sa maison, comment s'habiller pour telle ou telle occasion. Ainsi, petit à petit, la vieille tante lui infusa aussi avec patience et méticulosité une chose qui était alors pratiquement inconnue des Polynésiens: un esprit de classe.

La jeune Maïre fut la meilleure élève possible, absorbant avec enthousiasme et une facilité inouïe tout le cérémonial de la haute bourgeoisie anglaise, ce qui était inévitable car les bases de la société polynésienne sont eux aussi fondés sur un système compliqué de rites, quoique bien différents. Voici deux siècles déjà, Omaï, le premier Tahitien à visiter Londres, avait enthousiasmé la noblesse anglaise et française par une apparente civilité élaborée de ses gestes et par son adaptabilité extraordinaire envers une société donnant une importance démesurée au cérémonial. Ainsi il confirmait, à son insu et avec superbe, la théorie du "noble sauvage" annoncée quelques décennies plus tôt dans les écrits de Jean-Jacques Rousseau.

Après ce séjour éducatif d'un an en Europe, Maïre retourna à Tahiti avec une certitude : désormais elle serait la 'grande dame' de Papeete. Elle laissa vite tomber son ancien petit ami, qui n'était plus du tout 'dans le coup' ni adapté à ses nouvelles ambitions, pour aller chercher un mari qui pourra rendre possible une vie de châtelaine anglaise aux antipodes. Une telle vie sophistiquée et cultivée était devenue l'élément moteur de son existence. Ainsi, Maïre se mit à fréquenter les milieux de l'administration territoriale et accepta toutes les invitations pour avoir un aperçu des célibataires disponibles,

surtout les *"Popa'a"* (blancs, étrangers). Bien sûr, elle cacha soigneusement ses vraies ambitions car, intelligente, elle savait très bien que la raison pour laquelle beaucoup de *Popa'a* prennent femmes à Tahiti est précisément pour échapper au calvaire qu'impliquent certaines ambitions sociales de la gent féminine occidentale. Ce ne sera qu'après le mariage que petit à petit, elle dévoilerait ses rêves avec gentillesse et une patience infinie. S'il est une chose que nos filles des îles savent bien faire, c'est mener leur mari. Surtout les maris *popa'a*, mais elles savent toujours le faire avec délicatesse et un grand respect pour la dignité de leur homme, donc avec intelligence.

Maïre trouva le mari adéquat en la personne de Jean-Marc. Fonctionnaire d'Etat muté depuis des années à Tahiti, quarante ans, divorcé, bel homme encore et viril. Son salaire garantissait une vie aisée avec la sécurité, sa profession offrait une place assurée dans le petit monde social de Papeete. L'accès à toutes les belles choses qui semblent être indispensables à une certaine conception de la qualité de la vie était trouvé.

Maïre, de son côté, apportait à Jean-Marc une compagnie charmante, un contact sûr avec la population locale et la garantie qu'il resterait en poste à Tahiti (avec tout les privilèges que cela implique) car l'Administration française, sensible aux spécificités locales, considère qu'il serait cruel de demander à une Tahitienne de vivre dans le froid et l'éloignement de la lointaine Mère Patrie.

Après leur mariage discret, Maïre se mit de suite à l'œuvre. Elle choisit un grand terrain dans les hauteurs de Punaauia, aujourd'hui la banlieue "chic" de Papeete mais qui n'était alors qu'un district rural et, quelques années plus tard, y fit édifier une maison en style colonial avec une grande terrasse. Le choix du lieu était sublime car il donnait une vue imprenable sur la Mer de la Lune, l'étendue d'océan qui sépare Tahiti de Moorea,

avec en fond de coulisses, les pitons de l'île de Moorea qui apparaissent comme des ombres chinoises devant un brasier, le soir lors des couchers de soleil.

Il fallut presque dix ans à Maïre avant qu'elle fusse satisfaite d'avoir tout ce qui est indispensable aux besoins d'une "grande dame". Elle planta elle même un magnifique jardin en cherchant les pousses de plantes rares chez le vieux Harrisson-Smith, dans sa propriété de Papeari. L'acquisition du trousseau, par contre, fut le plus difficile et le plus long. Car le cristal de roche, la porcelaine de Limoges, l'argenterie Christofle étaient alors soit introuvable à Papeete, soit hors de prix.

Pour contourner ce dilemme, elle renoua une amitié avec une ancienne copine du lycée Pomare, laquelle était entre-temps devenue hôtesse de l'air pour la compagnie UTA. Elle réussit à persuader cette amie de lui rapporter lors de chaque voyage, et des années durant, soit quelques verres en cristal, soit quelques faïences, soit quelques couverts d'argent. Objets achetés suivant les directives précise de Maïre à Londres, à Paris ou à Los Angeles. Il faut réellement rester en admiration devant la patience et l'amour que Maïre investit pour créer ainsi un petit monde chic et raffiné sur une île du bout du monde.

Petit à petit, la maison de Punaauia devint un temple de la civilisation et du raffinement occidental, et cela dans une société qui était alors encore très isolée, voire rurale.

Lors de l'un de mes passages à Papeete, en 197.., j'eus l'honneur de recevoir une invitation à dîner de Jean-Marc et Maïre. Quelqu'un avait certainement dut exagérer mes titres ou mes capacités intellectuelles pour que l'on me considère digne d'une telle invitation. En effet, Jean-Marc se déplaça lui-même pour venir me chercher à l'hôtel. J'étais fort flatté de cet honneur car la réputation de la qualité de leur table, de leur accueil avait fran-

chi les océans et déjà à Suva, aux îles Fidji, un diplomate m'avait fait l'éloge de la qualité de l'hospitalité de Jean-Marc et Maïre.

La maison était encore plus belle que je n'aurais cru possible. J'ai toujours été amoureux de ce style colonial et tropical, appelé *"victorian"* en Angleterre, *"Gingerbread"* (pain d'épice) aux USA, et "Pomaré" ou *"fare vanira"* (maison vanille) en Polynésie. Ces grandes maisons peintes tout en blanc, ne possèdent pas de fenêtres mais que des portes qui sont laissées ouvertes et ornées des rideaux multicolores en coton imprimé, permettant ainsi à l'air frais au sol de pénétrer à l'intérieur et d'y apporter constamment une fraîcheur naturelle tellement plus agréable que la climatisation. Elles sont presque toujours totalement entourées de vérandas couvertes avec des contreventements sculptées en formes de gargouilles aux angles des poteaux.

Après avoir vécu la fraîcheur agréable et naturelle de ces maisons si bien adaptées au climat tropical, on peut s'étonner de l'obstination actuelle à vouloir faire vivre les gens dans des boîtes de béton climatisées.

Maïre nous attendait sur la terrasse. Elle était vraiment une très, très belle femme. Digne mais pas hautaine, ses longs cheveux noirs mis en valeur par le contraste d'une longue robe blanche brodée, elle semblait être en symbiose parfaite avec la maison et le jardin magnifique qui l'entourait. Le blanc de sa robe ne donnait que plus de chaleur à sa peau couleur cuivre, ses yeux légèrement en amande lui conféraient juste la bonne touche d'exotisme. Tant de beauté, de grâce, de raffinement dans un cadre si féerique réveillait en moi des rêves d'enfance profonds, romantiques et impossibles et Maïre m'apparaissait comme une Blanche-Neige tropicale. Mon admiration devait se lire sur mon visage, car Jean-Marc rayonnait de fierté. Il nous présenta. Elle me tutoya de suite, ce qui me plut beaucoup car cela

démontrait et un respect pour les coutumes de Tahiti et me fit sentir de suite accepté, comme un intime, par cette belle Eve des antipodes. Je la complimentais sur sa demeure, ce qu'elle accepta avec modestie puis se retira pour nous laisser seuls entre hommes.

Une jeune Tahitienne drapée d'un *pare'u* (pagne polynésien en coton) nous servit nos apéritifs sur la terrasse. Tout était simplement parfait. Le coucher de soleil derrière l'île de Moorea, face à la terrasse, commençait son spectacle, les pitons majestueux de l'île avaient des petits nuages accrochés à leurs sommets ce qui les faisait paraître être des volcans crachant de la fumée. Le ballet des rouges du coucher de soleil embrasaient l'horizon tel une forge céleste. Les gin-tonics étaient de qualité et la conversation intéressante. Jean-Marc se révéla être un expert en histoire du Pacifique et une source intarissable d'anecdotes sur les péripéties de la vie des îles.

Le temps passa trop vite et bientôt ce fut l'heure de passer à table. Et quelle table ! Digne de l'Elysée ou de Buckingham Palace. Les nappes étaient brodées dans le lin le plus fin. Les verres à pieds avaient ce léger reflet bleuté qui trahit le vrai cristal. Les carafes sur la table révélaient les couleurs veloutées d'un excellent vin, certainement choisi avec soin. Face à chaque place se trouvait un vase contenant un anthurium, une décoration florale qui se voyait complétée par un grand arrangement d'oiseaux-du-paradis à l'extrémité de la table. Le mobilier était en acajou dans le style Louis-Philippe, avec les sièges couverts de soie brochée. Des tableaux et des daguerrotypes d'ancêtres familiaux, encadrés de dorures, ornaient les murs blancs. Un brasseur d'air aux pales de bois tournait lentement pour faire circuler l'air frais de la pièce. Le long des portes, les rideaux en coton aux ramages tahitiens flottaient au rythme de la brise. C'est avec étonnement que je m'aperçu que leur mariage avec le mobilier de style classique européen était une vraie réussite.

Tout ceci était tellement étonnant, ravissant et raffiné que j'en restais bouche bée. Nulle part au monde, lors de mes nombreux voyages, n'ai-je jamais trouvé autant de goût dans un cadre si idyllique. Un rêve réel. Enfin, j'avais retrouvé l'essence même du mirage qui attire tant d'Occidentaux vers les îles du Pacifique tropical. Je me sentais jaloux de Jean-Marc, de sa réussite, de la réussite du choix de sa compagne, de sa vie si idyllique.

Nous prîmes nos places à table. En face de moi, une Polynésienne âgée au visage fier et ridé, les cheveux blancs tressés en une longue natte dans le dos me fit un bonjour en hochant la tête. Jean-Marc me la présenta comme la maman de Maïre et m'expliqua qu'elle ne parlait que le tahitien et le dialecte australe de Rurutu. A L'extrémité de la table, à la gauche de cette dame, étaient assis deux enfants de 10 ans environ, un garçon et une fille. Ils furent présentés comme les jumeaux, les enfants de Maïre et Jean Marc. Ils me gratifièrent aussi d'un grand sourire et d'une certaine timidité.

La jeune fille tahitienne vêtue du *pare'u* apporta les hors d'oeuvre, un cocktail de chevrettes. Jean-Marc servit le vin et la conversation reprit. Je complimentais (encore) mon hôtesse pour la qualité de son hospitalité, puis la conversation se porta sur les problèmes liées à l'isolement de Tahiti vis-à-vis du reste du Pacifique. Jean-Marc expliqua que cet isolement était dû à une nouvelle épidémie qui proliférait à Tahiti de puis le début des années 60 : le *"bacterium neuroticum anglophobia"*.

Nous étions tous en train de rire de cette plaisanterie lorsqu'une jeune femme fit son entrée dans le salon par la terrasse. Tout aussi belle et élégante que Maïre, elle me fut présentée comme Tiare, sa soeur cadette.

Elle nous gratifia tous d'un sourire rapide, puis se tint debout à côté de la table et parla bas avec Maïre. La serveuse apporta le plat suivant, un immense et magnifique poisson-perroquet du lagon cuit et couvert d'une

mayonnaise assaisonnée. Tiare refusa l'invitation de se joindre à nous pour le dîner, puis commença à discuter avec Maïre. Elle lui demandait pourquoi elle avait tué son chien. Maïre, calme, lui répondit qu'il s'agissait d'un accident, que le pauvre toutou s'était couché sous sa voiture. Tiare n'était pas satisfaite de la réponse. Petit à petit, le ton monta entre les deux sœurs et le vocabulaire devint rapidement moins distingué.

Bientôt, une vraie scène se développa entre les jeunes femmes; elles criaient toutes deux maintenant, d'abord en français, puis en langue tahitienne. Je ne comprenais plus rien, ce qui était certainement mieux pour mes chastes oreilles.

Les deux femmes criaient de plus en plus fort et rapidement lorsque, soudain, je vis la mère et les enfants se baisser rapidement sous la table. Me demandant pourquoi, je tournais la tête vers les femmes en colère. Je vis Tiare, furieuse, s'avancer lentement vers la table, accrocher fermement la nappe avec les longs ongles de ses deux mains, reculer d'un pas et - tchac - la tirer d'un grand coup sec. Alors tout vola à travers la pièce. Le poisson, les carafes en cristal taillé, la porcelaine de Sèvres, les fleurs et leurs vases, le riz pilaf, les verres superbes. Tout ! Etrangement, l'argenterie semblait voler plus vite que le reste. Et tout alla s'écraser contre le mur à ma gauche dans un immense fracas, créant un sinistre mélange de lin, de cristal, de vin, d'argenterie, de mayonnaise et d'autre nourriture.

En une seconde la magnifique pièce, symbole du raffinement suprême sous les tropiques, était devenue une zone de combat.

Le vin, tel du sang, dégoulinait maintenant d'un des tableaux des ancêtres. Les magnifiques fleurs baignaient dans une marre de vin rouge sous une chaise renversée. Un morceau du magnifique poisson, collé au mur par la mayonnaise épicée, glissait lentement vers le sol, laissant une traînée jaune sur le mur blanc.

La sœur disparut en lançant un dernier cri de guerrier maori, faisant trembler la maison avec ses pas de course sur le balcon.

Lentement, la vielle dame et les enfants, impassibles comme s'ils étaient tout à fait rodés à ce genre de cataclysme, réapparurent de dessous de la table. Jean-Marc et moi étions restés immobiles, couverts de sauce, de vin et de riz, tout abasourdis par le désastre qui venait de se dérouler devant nos yeux.

C'est alors que Maïre se leva, rejeta ses longs cheveux en arrière avec un mouvement de la tête — ce qui fit voler encore un peu de riz pilaf vers moi —, me fit un grand sourire et dît, tout en essayant de nettoyer avec une serviette sa robe devenue multicolore :

-« Tu vois, nous les Tahitiennes, on a du caractère ! Viens, allons boire le café sur la terrasse ! »

Voilà ce que s'appelle avoir de la Vraie Classe.